

**C**hristian Jungo:

**Le dernier regard (VIII)**

**A** la rencontre de ... Elisabeth Ottiger  
et Daniel Pittet

**T**résors de l'imprimerie fribourgeoise (1585-1773)



Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg  
Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg

## SOMMAIRE

Le mot du Directeur	3
Die "neue" Bibliothek des Instituts für Europarecht	4
... des personnes	5
Les questions restent entières	6
A la rencontre de ... Elisabeth Ottiger et Daniel Pittet	8
Le dernier regard (VIII)	20
Les bibliothèques et les personnes du 3ème âge	27
Notes de lecture	28
Trésors de l'imprimerie fribourgeoise (1585 – 1773)	32
Regards d'ailleurs : CinéBrunch fribourgeois	34
Sam Lévin (1904-1992). Exposition photographique	36

BCU-INFO.

Journal interne  
de la BCU Fribourg.  
Parution trimestrielle.

Rédaction:

Michel Dousse,  
Claudio Fedrigo,  
Regula Feitknecht,  
Christian Mauron.

Délai de rédaction:

les textes sont  
remis à l'équipe de  
rédaction jusqu'au  
5 du mois de parution.

# LE MOT *du directeur*

La BCU est une des rares bibliothèques en Suisse à publier une vraie «revue d'entreprise» (seule traduction proposée par mon dictionnaire pour le terme allemand *Hauszeitschrift* – signe que le phénomène existe surtout dans le secteur privé ?). Même des institutions nettement plus grandes ont cessé d'en publier une, dernière en date la UB à Bâle qui a coulé son *U-Boot*. Vaut-il encore la peine de continuer?

L'image d'une bibliothèque dépend certes avant tout de la qualité des ses fonds et de ses services. Mais il y a aussi – à l'intérieur comme à l'extérieur – un réel désir de connaître l'institution, son fonctionnement et ses projets, son histoire et ses perspectives, ses collaboratrices et collaborateurs. La revue d'entreprise est un moyen très approprié pour informer sur ces sujets, beaucoup plus approprié que tous les moyens offerts par l'Internet. D'ailleurs, les bibliothécaires n'ont tout simplement pas le droit de ne pas croire en la force de l'imprimé. Beaucoup d'entreprises privées ont saisi l'intérêt d'une revue d'entreprise et ne lésinent par sur les moyens pour la réalisation (pour ces affirmations, voir par exemple la rubrique « Management » dans le *Bund* du 30 août). L'identification du personnel et la sympathie du public présuppose la connaissance de l'institution. Le *BCU-info* doit donc continuer à refléter la multiplicité de nos activités, de nos joies, de nos réussites et de nos difficultés. Il doit s'adresser à la fois au personnel et aux amis de la BCU, aux responsables politiques, à nos collègues

bibliothécaires des deux côtés de la Sarine et à toute autre personne intéressée (raison pour laquelle on peut se demander si le sous-titre «journal interne» n'est pas trop modeste).

Pour résumer et pour répondre à plusieurs questions qui m'ont été adressées en tant que nouveau directeur: je suis très favorable à continuer, voire à développer le *BCU-info*.

Bonne lecture!

Martin GOOD

## DIE "NEUE" BIBLIOTHEK DES INSTITUTS FÜR EUROPARECHT

**Die Gründung der Bibliothek des Instituts für Europarecht (SDU) geht aufs Jahr 1995 zurück und wurde seither von den Bibliothekaren der Bibliothek der rechtswissenschaftlichen Fakultät (BFD) und verschiedenen Unterassistenten betreut. Im letzten Jahr wurden einige Neuerungen vorgenommen.**

Dank einem Benefri-Kredit des Bundes konnte der Bestand grosszügig erweitert werden. Zudem erlaubte dieser Kredit ab November 2001 die Anstellung einer diplomierten Bibliothekarin (50% Stelle).

Im Dezember 2001 zog das Institut für Europarecht von den Portes de Fribourg ins Beauregard.

Die Bibliothek befindet sich nun in grosszügigeren und helleren Räumen und bietet 12 Arbeitsplätze für die Benutzer. Durch die zentralere Lage und die angenehmen Räumlichkeiten wird die Bibliothek seit der Wiedereröffnung im Januar viel besser genutzt.

Die Aufsicht der Bibliothek wird von 5 Unterassistenten gewährleistet. Zu ihrem Aufgabengebiet gehören neben der Aufsicht verschiedene Arbeiten wie das Einordnen von Dokumenten, das Einräumen oder das Ausstatten der Bücher. Dies erlaubt relativ grosszügige Öffnungszeiten (8h15 bis 18h, bzw. 17h am Freitag).

Ein grosser Teil des Bestandes der Bibliothek war früher nur in einer einfachen FileMaker Datenbank verzeichnet. Um dem Benutzer bessere Suchmöglichkeiten zu bieten und um unser Angebot auch übers Internet bekannt zu machen, wurde Anfang 2002



beschlossen, den ganzen Bestand im RERO zu katalogisieren. Diese Aufgabe wurde im Juli von Lilliane Schneuwly und Gaël Sala in Angriff genommen und sollte bis Ende 2002 abgeschlossen sein.

Gleichzeitig wurde die Klassierung der Bücher vereinheitlicht, das heisst die Bibliothek des Instituts für Europarecht benutzt die gleiche Klassierung wie die BFD. Dies auch im Sinne einer besseren Koordination der verschiedenen juristischen Bibliotheken der Uni Freiburg.

Die Sammlung der Bibliothek umfasst zurzeit etwa 3500 Bücher, 70 laufende Zeitschriftenabonnements und verschiedene Sammlungen von amtlichen Publikationen. Sie gewährleistet eine "Grundversorgung" mit allgemeiner Literatur zum Europa-, Völker- und zum schweizerischen (beschränkt auch zum deutschen) öffentlichen

# Personalia

## LES QUESTIONS RESTENT ENTIÈRES

**Avec l'aimable autorisation de M. Benoît Fritsch, Service commercial d'Epsilon Software Assistance SA, Münchenstein, nous publions le texte de l'article paru dans *La Lettre d'Opsys* (No 45, mars-avril 2002). Annoncé comme la grande nouveauté du *Salon du Livre* de 1999, l'e-book n'a pas encore tenu toutes ses promesses ni répondu aux questions qu'il soulève. Etat des lieux.**

Ça ressemble à un livre, ça s'utilise comme un livre, ça se prête en bibliothèque (comme un livre) mais ce n'est pas «réellement» un livre : annoncé comme la grande nouveauté du Salon du Livre de 1999, l'e-book (ou livre électronique), s'il ne fait plus, aujourd'hui, figure de gadget, est tout de même loin d'avoir rencontré le succès qu'on lui annonçait : les ventes sont, en France, 40 fois inférieures aux prévisions et, pour cette fois, le public américain ne semble pas réellement en avance sur le public européen.

Il ne semble pas pour autant que l'e-book soit à jeter avec l'eau du bain numérique : c'est du moins l'avis d'Erik Orsenna, vice-président de Cytale, la première firme française à s'être lancée dans cette aventure. Pour lui, certes, le succès se fait attendre mais l'engouement qu'il semble rencontrer, notamment en bibliothèque, reste prometteur : visiblement, et pour autant que ses finances lui permettront de patienter, Cytale garde confiance dans cette technologie. Mais avant d'envisager cet avenir encore incertain, rappelons tout de même en quoi consiste cet engin, promesse de lendemains qui chantent pour les uns, hérésie pure et simple pour d'autres...

### Un livre connecté à l'Internet

Le Cybook de Cytale - choisissons résolument le produit français - est un « boîtier » de format 210 mm x 260 mm, d'une épaisseur de 33 mm pour un peu plus de 1 kg. Son écran couleur rétro éclairé, à cristaux liquides, de 10 pouces de diagonale propose une résolution de 600 x 800 pixels. Il dispose d'une mémoire de stockage de 32 Mo et d'un processeur cadencé à 66 Mhz. Voilà pour la fonction livre. Mais l'e-book se propose d'être plus qu'un livre puisqu'il intègre une fonction Internet : disposant d'un modem intégré 56 Kbit/s, d'un système d'exploitation Windows CE 3.0 et d'Internet Explorer 4, il permet d'une part de se connecter au Net (il suffit pour cela de relier l'e-book à une prise téléphonique) et, grâce à cette fonction, de télécharger des ouvrages (livres ou journaux). Pour être complet, parlons coût : il varie de 450 euros à 850 euros. L'abonnement (en option) permet notamment l'accès aux 300 oeuvres littéraires françaises et anglaises disponibles sur le site de Cytale. L'objet, muni d'un stylet, permet, outre la navigation dans les ouvrages qu'il contient, la recherche d'occurrences de mots, la frappe de notes de lecture, la modification de la taille des caractères, etc. Voilà pour les faits. Parlons maintenant pratique.

### Des questions encore sans réponse

L'e-book, dès son apparition, posait aux professionnels du livre des questions simples : quels lecteurs seraient intéressés par cet instrument ? et l'on pensait alors aux « nomades », aux étudiants, aux malvoyants. L'e-book cherchait sa cible. Quels ouvrages s'attendrait-on à y trouver ? et l'on hésitait entre les guides de voyages et les encyclopédies (déjà largement consultables sur *cédérom*), les romans et les essais (pour lesquels la prise de notes, le soulignement possible de certains passages, la recherche de mots, le dictionnaire intégré, semblaient des fonctions précieuses). L'e-book cherchait sa vocation. Allait-on voir se modifier notre rapport à la lecture ? Lirait-on moins ? Ou plus ? L'immortelle question : le livre est-il mort ? retrouvait là une seconde jeunesse : l'e-book cherchait sa vocation.

Quelques années plus tard on constate que si l'objet devient de plus en plus performant, il est encore loin de satisfaire intégralement son public : on critique aujourd'hui son poids excessif, sa lisibilité réduite, son aspect parfois peu pratique comme on critiquait, dès 1999, sa fragilité, son coût, son manque de « sensualité ». L'e-book serait-il un enfant prématuré de la technologie numérique ?

Pour ce qui concerne son public, quasiment pas de réponses aux questions qui se posaient alors : avec un petit millier d'exemplaires vendus l'an dernier, l'échantillon statistique est encore bien mince. C'est peut-être, paradoxalement, du côté des bibliothèques que viendront les réponses : plusieurs d'entre elles, dont certaines bibliothèques équipées d'OPSYS, se sont lancées dans l'aventure en acceptant d'être, avec leurs lecteurs, le terrain du premier test critique. Nous y reviendrons. Mais là encore, la réponse est à venir.

Pour ce qui concerne le fonds disponible, c'est à l'évidence un point obscur de l'avenir de l'e-book. Au catalogue actuel figurent les grandes oeuvres classiques : schématiquement celles qui sont déjà numérisées et disponibles, lorsqu'elles appartiennent au domaine public, sur des sites comme celui de l'Association des Bibliophiles Universels ou ClicNet : de Balzac à Montaigne, de Rabelais à Zola. Pour les oeuvres plus récentes (*La métaphysique des tubes* d'A. Nothomb fait par exemple parti du pack promotionnel de Cytale aux côtés d'Eric Fottorino - *Je pars demain*), la question reste entière : les éditeurs vont-ils se lancer résolument dans l'édition électronique parallèlement à l'édition papier ? L'e-book peut-il espérer proposer à ses utilisateurs une offre de lecture large, de prix comparable et aussi facilement accessible qu'en librairie ? Tout cela fait encore bien des questions, encore compliquées par les nouveaux problèmes posés en termes de droits d'auteur.

« D'ici à 10 ans, la moitié des livres seront numériques et quasiment tous les écrits le seront dans 30 ans... » C'est, rappelle l'excellent dossier consacré par l'ENSSIB au livre électronique, ce que déclarait Dick Brass, alors vice-président du développement de la technologie chez Microsoft dans le numéro de septembre 1999 de la revue SVM. Souvenons-nous également que dans le même numéro, Dick Brass toujours n'hésitait pas à prophétiser : « une trentaine d'années suffira pour que le livre électronique relègue le livre papier au statut d'objet d'art, un peu comme la voiture a relégué le cheval comme moyen de transport universel à un divertissement de week-end... »

Nous verrons bientôt si bibliothécaires et utilisateurs sont en passe de partager cet enthousiasme... si tant est que cette perspective puisse être considérée comme réellement enthousiasmante...

## A la rencontre de ...

### ELISABETH OTTIGER ET DANIEL PITTET

**Dans ce numéro, nous vous présentons deux autres collègues arrivés à la BCU en 1969 et 1981. Ils vont, par leurs dialogues, faire revivre sous vos yeux la Bibliothèque telle qu'elle était il y a 20/30 ans avec son personnel et son ambiance quasi familiale.**

**Daniel Pittet :** Alors, chère Elisabeth, en quelle année es-tu arrivée à la BCU et par quels chemins ?

**Elisabeth Ottiger :** Après avoir passé mon bac littéraire au Lycée cantonal Sainte-Croix et suivi une année de cours à l'Ecole Bénédict à Fribourg, je renonçai à entreprendre des études universitaires. Un jour, je rencontrai par hasard une ancienne professeure dans le bus qui me demanda ce que je devenais. Devant mes hésitations, elle me déclara de but en blanc : « Je vous verrais bien bibliothécaire ». Au fond, pourquoi pas ? L'idée fit son chemin et je vins me renseigner ici, à la BCU. M. René de Wulleet, le directeur de l'époque, m'informa qu'il fallait faire un stage pratique d'environ deux ans, suivre parallèlement des cours théoriques, passer des examens et enfin présenter un travail de diplôme pour devenir bibliothécaire ABS (Association des bibliothécaires suisses) ou assistant(e)-bibliothécaire (Le titre de « bibliothécaire » était réservé aux universitaires). Intéressée par cette formation et attirée par ce métier, j'entrai donc en tant que stagiaire à la BCU en novembre 1969.

Et j'eus de la chance ; à cette époque, on n'engageait qu'une seule stagiaire par année - et encore ; les bibliothécaires étaient des oiseaux rares et le métier peu connu. Cette année-là justement, une jeune fille de

Neuchâtel, Marianne Bolle, s'était présentée quelques semaines avant moi et avait été acceptée. Etant Fribourgeoise, je fus également engagée et c'est ainsi qu'en 1970 la BCU s'est retrouvée exceptionnellement avec deux stagiaires.

**D.P. :** Comment se sont déroulées ces années de stage ?

**E.O. :** Très bien, malgré un début de cours un peu difficile. C'était alors l'usage de suivre les cours à Berne, en allemand ; toutes les stagiaires avant nous l'avaient fait, même celles qui n'étaient pas tout à fait bilingues. Nous nous sommes donc inscrites à Berne. Les cours hebdomadaires étaient dispensés à la STUB (Stadt- und Universitätsbibliothek) en « Hochdeutsch » entrecoupé de « Schwyzertütsch » et nous avons des difficultés à comprendre les professeurs et, plus encore, à prendre des notes. Nous avons donc demandé à M. Georges Delabays, alors chef du personnel, la permission de suivre les cours en français, à Neuchâtel. Mais comme ces cours étaient à leur tout début, il n'a pas voulu prendre la responsabilité de nous y inscrire. Déçues, nous sommes retournées à Berne une ou deux fois avant de faire une seconde tentative auprès de M. Delabays, arguant que les professeurs de Neuchâtel étaient aussi des gens de métier et que nous endossions l'entière responsabilité de notre choix. Il s'est enfin



laissé convaincre « à nos risques et périls ». Fort heureusement, tout s'est bien passé; nous avons réussi nos examens et les stagiaires suivantes ont suivi d'office les cours en français.

**D.P.** : Le travail de diplôme, en quoi consistait-il ?

**E.O.** : C'était un travail pratique qui consistait souvent à classer et à cataloguer les ouvrages d'une bibliothèque. On nous proposait, par exemple, une bibliothèque de séminaire de l'Université qui n'était pas encore classée ou qui l'était d'une façon qui ne donnait pas satisfaction aux professeurs. Plus rarement, le travail consistait à établir la bibliographie d'une personnalité contemporaine.

Personnellement, je me suis occupée, sous la direction de Mlle Denise Bourqui, du classement et du catalogage de la bibliothèque de l'Institut d'études médiévales. La durée du travail n'était pas encore prescrite; elle pouvait varier de six mois à plusieurs années, en fonction de l'ampleur et de la difficulté du sujet. Pour ma part, mon stage s'est terminé au bout de trois ans ; puis j'ai été nommée bibliothécaire ABS.

**D.P.** : Il y a eu quelques figures marquantes durant ton stage, je crois.

**E.O.** : Certainement. Tout mon stage a été marqué par la présence de celle qui m'a formée, Denise Bourqui. Pendant de nombreuses années, elle fut responsable de la formation des stagiaires auxquelles elle inculquait les valeurs qu'elle tenait pour essentielles : honnêteté, méticulosité et amour du travail bien fait. « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ! » nous disait-elle souvent. Elle-même avait été formée par

Lioba Schnürer, une figure marquante de la BCU, qui avait même été pressentie en 1958 pour être directrice de la BCU en remplacement de M. François Esseiva. Mais, à l'époque, une femme à la tête de la «Bibliothèque cantonale et universitaire» de Fribourg, c'était impensable.

Je me souviens aussi avec beaucoup d'émotion des personnes que je côtoyais quotidiennement et dont certaines sont devenues des amies: Mlles Monique de Weck et Françoise Gross (au Service du catalogage alphabétique de la Centrale), Mmes Claire Miazkowska-Marmier et Marie-Thérèse Daniëls (au Service du catalogage-matières), Mme Betty Lampert et M. Georges de Reyff (au Service des périodiques), Mme Rita Siegwart et M. Heinz Iff (qui s'occupaient des bibliothèques de l'Université).

**D.P.** : Au début des années 70, les stagiaires trouvaient-elles facilement un poste de travail à la BCU ?

**E.O.** : Evidemment ! Puisqu'on était des oiseaux rares, on tenait à nous garder. On avait en tout cas une place de travail assurée. Ma collègue Marianne avait passé son diplôme de bibliothécaire uniquement pour avoir un papier lui permettant de gagner sa vie. Elle était passionnée de théâtre et brûlait d'impatience de monter sur les planches. Elle était donc pressée de nous quitter et avait dû s'engager à travailler au moins six mois à la BCU qui l'avait formée. C'était l'inverse d'aujourd'hui ; on demandait aux gens de rester, alors que, maintenant, les stagiaires doivent très souvent chercher du travail ailleurs. Il faut dire que le métier de bibliothécaire a beaucoup changé et qu'il attire désormais plus de jeunes gens.



Notre aîné, Z. Dragutinovitch, en 1978.

**D.P. :** Les premiers stagiaires masculins, c'était en quelle année ?

**E.O. :** Dans les années 70, il y avait une écrasante majorité de filles intéressées à la profession de bibliothécaire ABS et les garçons - en Suisse romande du moins - se comptaient sur les doigts d'une main, ce qui n'était pas le cas des universitaires bien sûr. Quand je suivais les cours à Neuchâtel, il y avait un seul garçon - un Valaisan - au milieu d'une vingtaine de filles. Le premier stagiaire est arrivé à la BCU en même temps que SIBIL - en 1985 - il me semble.

**D.P. :** A quel poste as-tu été engagée après ton stage ?

**E.O. :** J'ai été affectée au catalogage des échanges, en remplacement de M. Paul Deuss. Mon travail consistait principalement dans le traitement des thèses suisses et étrangères. Je fus tout de suite propulsée responsable et j'avais sous mes ordres M. Zoran Dragutinovitch. C'était un monsieur

qui avait cinquante ans de plus que moi et qui était merveilleux.

**D.P. :** Il y avait donc des personnes qui travaillaient passé l'âge de la retraite ?

**E.O. :** Oui, c'était encore possible alors. Il s'agissait de personnes très à l'aise dans une bibliothèque parce que - extrêmement cultivées - elles rendaient de grands services à la communauté. M. Dragutinovitch, par exemple, parlait couramment le français, l'allemand, l'anglais, le russe et l'espagnol en plus de sa langue maternelle. Quant à Marie-Thérèse Daniëls, qui n'a quitté la BCU que vers l'âge de 75 ans, elle possédait plusieurs diplômes universitaires et était à la fois responsable du Cabinet des estampes et du Catalogage-matières.

Il faut dire que les règlements étaient plus souples que maintenant. Personnellement, en fin de stage, j'aurais dû renoncer à un voyage en Extrême-Orient parce que j'avais épuisé les trois semaines de vacances auxquelles j'avais droit annuellement. Mais M. Delabays m'accorda une dérogation en me disant simplement : «C'est pour votre culture générale ; vous reviendrez avec des impressions inoubliables, vous nous raconterez...» C'est ce que je fis dès mon retour : une mini-conférence, diapositives et photos à l'appui.

Si les stagiaires bénéficiaient souvent d'un régime de faveur, ils étaient par contre moins payés que de nos jours. Mes premières mensualités s'élevaient à 50 francs. Le salaire nous était versé chaque mois de main à main par le comptable, Pierre Bal-mat, qui allait le prélever à la Banque de l'Etat et le transportait à pied jusqu'à la BCU dans une simple mallette.

Tout le personnel féminin d'ailleurs était désavantagé dans ce domaine; à mon arrivée, le directeur m'avait prévenue en ces termes : « Question salaire, Mademoiselle, je dois vous dire que, si vous étiez un homme, vous gagneriez près du double ». A ce propos, j'appris par la suite que Marie-Thérèse Daniëls avait joué un rôle important dans l'augmentation de notre traitement. Elle avait été faire des enquêtes auprès de plusieurs bibliothèques suisses pour connaître les salaires. Elle était souvent mal reçue ; les gens, c'est bien connu, n'aiment pas beaucoup aborder ce sujet. Mais, grâce à sa persévérance et à son dynamisme

légendaire, elle obtint des réponses à ses questions et fut ainsi à même d'établir des comparaisons entre différentes bibliothèques de Suisse. Chiffres qu'elle soumit finalement au Service du personnel de l'Etat de Fribourg.

**D.P.** : Tu as donc débuté au Service des échanges ; en quoi consistait ton travail ?

**E.O.** : Je cataloguais les thèses et les collections que la BCU recevait à titre d'échanges. Le catalogage se faisait sur fiches (SIBIL, le premier système informatique, sera installé 15 ans plus tard). Nous commençons par créer la notice sur des fiches de brouillon en

En 1973, M.-Th. Daniëls, J.-P. Uldry; au deuxième rang : E. Ottiger, M. de Weck, G. de Reyff; au troisième rang : D. Bourqui, H. Iff, Cl. Layani, B. Lampert, Cl. Miazkowska et A. Bugnon (stagiaire).



papier. Après une relecture attentive et d'éventuelles corrections, nous transmettions ces brouillons à la copiste qui les tapait à la machine sur des stencils. Ces derniers nous revenaient pour être à nouveau relus et corrigés à l'aide d'un vernis rose et parfois d'un stylet servant à ajouter à la main les signes diacritiques spéciaux absents de nos machines à écrire. Nous notions ensuite le nombre de copies destinées aux entrées secondaires et aux mots-matières. Le concierge se chargeait alors du tirage des fiches définitives en carton au moyen d'un gros appareil cylindrique qu'il maniait à bout de bras. Le temps de laisser sécher l'encre et il nous apportait ces fiches que nous triions et en tête desquelles nous annotations les entrées secondaires. Notre travail ne s'achevait que lorsque toutes les fiches étaient correctement classées dans les catalogues alphabétique et analytique (102'016 en 1970 à la Centrale et à l'Université).

**D.P.** : J'imagine que l'arrivée de l'informatique a apporté un grand changement dans ton travail !

**E.O.** : A un point tel que j'ai eu l'impression de changer de métier. Il ne m'appartient pas ici de développer cette nouvelle facette de la profession - d'autres s'en chargeront - mais je peux te dire de façon très simpliste : aujourd'hui, nous faisons un catalogage de base plus détaillé et l'ordinateur se charge du reste.

**E.O.** : Et toi, Daniel, tu es arrivé quelque temps après moi ; c'était en quelle année ?

**D.P.** : En 1981. J'avais passé quelques années à l'Abbaye d'Einsiedeln où j'avais travaillé deux ans et demie à la bibliothèque. Lorsque je suis sorti du couvent et que je

suis arrivé à Fribourg, il y avait un poste d'aide-bibliothécaire au concours. J'ai alors été me présenter chez M. Georges de Reyff, ignorant bien sûr qu'il deviendrait mon meilleur ami. C'est lui qui m'a reçu et qui m'a emmené chez M. Delabays, devenu entre temps directeur. C'était un homme très cultivé. Il m'a posé quelques questions et une semaine plus tard j'ai appris que j'étais choisi. J'étais très content, surtout que j'ai retrouvé à la BCU un peu de l'esprit monastique... même si c'était après la grande transformation de 1976.

J'ai donc été engagé au Service des périodiques et des échanges. Georges de Reyff, un homme très disponible et d'une grande gentillesse, m'en a expliqué le fonctionnement et m'a fait découvrir la maison.

Le premier jour, comme il ne faisait pas de pause et n'allait jamais à la cafétéria, il m'a dit : «Allez boire quelque chose à la cafétéria, il y a des machines, vous verrez !» Alors je suis monté à l'étage, j'ai mis la monnaie dans la machine et j'ai voulu redescendre, mon gobelet à la main. Mais là, je me suis trouvé face à face avec une dame assez impressionnante qui m'a crié : «Mais vous ne savez pas lire ; ces étudiants, ça ne sait pas lire, ça veut étudier et ça ne sait même pas lire ; vous voyez bien qu'on ne doit pas descendre avec les gobelets...» Je lui ai répondu timidement : «Je suis le nouveau, je travaille avec M. de Reyff...» Et elle de rajouter : «Et bien, d'autant plus ! ça veut venir travailler ici et ça ne sait pas lire !...» Toute la cafétéria était alertée et les gens riaient de bon coeur.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Madame Barras, l'épouse de notre concierge Bernard. Elle passait tous les jours dans

notre bureau à 11h30 précises nous décrire son menu de midi et nous mettre l'eau à la bouche. C'était une fine cuisinière qui d'ailleurs m'invita par la suite, avec Georges de Reyff, à partager de succulents repas.

Puis j'ai fait petit à petit la connaissance de mes autres collègues qui m'ont tous accueilli chaleureusement et je me suis vite senti comme chez moi. Nous étions alors beaucoup moins nombreux qu'aujourd'hui (un peu plus de trente), guère plus que lors de ton arrivée.

**E.O.** : En 1969, on avait vite fait le tour du personnel puisqu'on était à peine trente employés. C'était comme une grande famille dont la moyenne d'âge était de 45 ans. La BCU avait à sa tête le directeur, René de Wuilleret (qui à l'occasion parlait latin avec son secrétaire), et le chef du personnel, Georges Delabays (qui lisait une dizaine de

langues dont le persan et l'araméen) ; le Service des achats était placé sous la responsabilité de Claude Layani, rabbin de Fribourg, à la mémoire infailible ; le Service du catalogage alphabétique de la Centrale et de l'Université occupait six bibliothécaires ABS et celui du catalogage-matières deux ; au Service des périodiques et échanges travaillaient cinq personnes ; l'Atelier de reliure comptait quatre artistes ; les lecteurs étaient servis par trois employés ; le Cabinet des manuscrits était l'ancre de Florenzo Monteleone, grand érudit dans le domaine de l'histoire du livre ; Jean-Pierre Uldry veillait au bon fonctionnement du Prêt interurbain et Pierre Roulin à celui du Prêt local ; le comptable, une copiste à mi-temps et les concierges complétaient l'équipe.

L'ambiance de travail était excellente et les pauses se prenaient dans le plus vaste des bureaux (celui du catalogage alphabétique) qui était vite enfumé... On y discutait de choses et d'autres, mais pas encore d'ordinateurs ni de performances techniques. Moi, en tant que jeune stagiaire, j'écoutais plutôt que je ne parlais, impressionnée par la grande culture de ceux et celles qui m'entouraient.

**D.P.** : Ce fut aussi mon cas. L'informatique n'avait pas encore fait son apparition à mon arrivée à la BCU et nous ne disposions pas de tous les appareils sophistiqués d'aujourd'hui. Les machines à écrire que nous utilisions tous les jours étaient de petites « Hermès » et la secrétaire du directeur, Elisabeth Gauch, n'a eu sa première machine électrique qu'en 1982.

Quant au téléphone, nous n'avions alors que deux lignes pour toute la

G. Delabays, directeur, trinque avec le concierge, B. Barras, lors d'une petite fête en 1978.



bibliothèque et un appareil par bureau qui ne nous permettait même pas des appels externes directs. Il fallait passer par la Centrale et demander la ligne à Mlle Gauch. Elle se tenait près de l'entrée principale de la BCU, là où se trouve actuellement la loge des surveillants, devait répondre aussi bien aux questions des lecteurs qu'aux appels téléphoniques et donner la ligne de sortie aux employés qui la demandaient.

E.O. : Quand je suis entrée à la BCU, c'était pire. Le seul appareil téléphonique pour tous les employés - exception faite des cadres - se trouvait dans le fameux bureau 14 (celui des pauses-café). Chaque fois qu'il sonnait, la personne qui travaillait dans ce bureau décrochait et courait dans toute la maison pour avertir celui ou celle qui était demandé. Certains jours, elle recevait tant d'appels qu'elle ne parvenait presque pas à s'acquitter de son propre travail.

D.P. : Et le rabbin de Fribourg, que faisait-il ?

E.O. : Il dirigeait le Service des achats. Il était d'ailleurs seul à ce poste quand je suis arrivée. Dans un grand registre, il inscrivait à la main tous les achats de livres (description, numéro, prix, provenance) dès leur acquisition par la BCU. Grâce à sa mémoire prodigieuse, il n'y avait que très rarement des doublets. Si, exceptionnellement, c'était le cas, il retournait l'ouvrage au libraire, car il n'apposait jamais de sceau sans s'être assuré que le livre n'avait pas déjà été acquis. Et pourtant, en 1970, le nombre d'achats annuels était déjà de 10'771 (22'276 en 2000).

D.P. : A propos de sceau, je n'oublierai jamais ma troisième journée à la BCU. M. Delabays, en vrai bibliothécaire (il était diplômé de l'Ecole des Chartres), aimait cata-

La pause-café dans le bureau 14 en 1974.

De g. à dr. : Cl. Layani, B. Lampert, Cl. Miazkowska et G. de Reyff. Au premier plan : le fameux téléphone.



loguer lui-même certains ouvrages quand sa fonction de directeur lui en laissait le temps. Ce jour-là, j'avais mis un sceau de la Société de lecture sur un numéro de la revue «Avant-scène Théâtre» et l'encre qui n'avait pas bien séché avait taché la page de garde. Il vint alors dans mon bureau et me pria de veiller dorénavant à bien laisser sécher l'encre avant de refermer la revue. Suite à sa remarque, j'ai aussitôt pris l'habitude de le faire. M. Delabays était un homme bon et modeste ; la porte de son bureau était toujours ouverte. On pouvait aller lui poser des questions à n'importe quel moment et il connaissait tant de choses !

**E.O.** : C'est vrai. Combien de fois suis-je allée vers lui quand j'avais à cataloguer des ouvrages en hébreu, en arabe ou dans d'autres langues inaccessibles pour moi ! J'allais dans son bureau poser des questions, demander un conseil. Et il n'y avait même pas besoin de frapper à la porte, elle était toujours ouverte ; on entrait : «Excusez...», «Mais bien sûr...» et il était disponible, toujours.

Par contre, la porte de la BCU, elle, semblait «fermée» à certaines personnes de l'extérieur. Voici une anecdote à ce propos : j'avais une connaissance qui, en apprenant que je travaillais à la BCU, me dit «à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire !...» sur un ton de respect et d'admiration. Je lui proposai alors : « Mais, venez donc une fois nous rendre visite!» Et elle de me répondre, toute étonnée : «On ose ? J'ose entrer ?» Elle était persuadée que cet austère bâtiment était réservé à une élite et qu'une simple dame comme elle n'y était pas admise.

**D.P.** : Tu te souviens, autrefois, il y avait pas mal de professeurs qui venaient eux-mêmes

à la BCU et qui posaient des tas de questions ; tout le monde se mettait en quatre pour leur donner satisfaction. C'était le Service public de l'époque.

**E.O.** : On faisait bien sûr de notre mieux pour que tous les usagers soient satisfaits. Parmi eux, le Père Utz, professeur d'éthique et de philosophie sociale à l'Université, venait très régulièrement ; lui-même auteur de nombreux ouvrages, il fréquentait les grandes bibliothèques du monde entier. Un jour qu'il rapportait des livres au Service du prêt - c'était encore le prêt ouvert, sans les tapis roulants, où les lecteurs venaient au guichet et les employés couraient dans les magasins chercher les livres - quelqu'un s'était plaint de la lenteur du service. Le Père Utz n'hésita pas à prendre la défense du personnel du prêt en disant d'une voix forte: «Moi qui connais la Bibliothèque nationale de Paris, la Library of Congress de Washington, le British Museum de Londres, je vous assure que c'est à la Bibliothèque cantonale de Fribourg qu'on est le mieux servi !» Textuellement, je l'ai entendu de mes propres oreilles, c'était formidable ; même s'il exagérait un peu, cela faisait plaisir à entendre.

Mais c'est vrai aussi que l'époque était différente. Il y avait moins de lecteurs et le personnel pouvait consacrer plus de temps à des recherches souvent très poussées, facilitées aujourd'hui par l'ordinateur.

D'ailleurs, il n'y avait pas que les étudiants et les professeurs d'Université qui fréquentaient la BCU. Un jour d'affluence, une longue file d'attente s'était formée devant le guichet du Prêt. Et tout au bout de la file: le Cardinal Journet. C'était un homme plein d'humilité et de simplicité qui venait rendre

lui-même un livre qu'un de ses étudiants avait oublié. Il attendait patiemment son tour et, devant lui, il y avait peut-être quinze personnes. Passe le directeur, M. de Wuilleret, qui voit la scène. N'en croyant pas ses yeux, il s'arrête net. Puis, remis de ses émotions, il se précipite vers le cardinal et lui dit : « Son Eminence attend ? ! » C'était pour lui quelque chose d'inimaginable. Mais le Cardinal Journet de répondre tout simplement : « Oui, j'attends de pouvoir rendre ce livre au Service du prêt ». « Mais, il n'en est pas question ! » s'exclame le directeur qui prend son Eminence par le bras et le fait servir en priorité.

**D.P.** : Comment étaient disposés les bureaux au début des années 70 ?

**E.O.** : Le bâtiment était bien sûr très différent de ce qu'il est maintenant, puisqu'il n'y avait que la partie ancienne. On entrait par la grande porte qui est restée pratiquement la même. A droite - à l'emplacement actuel de la Salle des expositions - se trouvaient le Cabinet des estampes et la Bibliothèque pour Tous (la BPT comme on l'appelait) dirigée par Mlle Béatrice de Boccard, con-

Le directeur G. Delabays prononce son discours lors de l'inauguration des nouveaux bâtiments le 13 mai 1976.





nue et respectée de tous les enfants de la ville. En face de l'entrée principale, on pouvait déjà admirer la splendide et unique Salle de lecture. La partie de gauche s'ouvrait sur une enfilade de bureaux : celui du directeur d'abord, puis celui du comptable, ensuite trois bureaux pour les catalogueurs et enfin un grand bureau que se partageaient le chef du personnel et le responsable des achats. Plus loin, se trouvaient le Service du prêt, le Cabinet des manuscrits et la grande Salle des catalogues. Au sous-sol, il y avait l'appartement des concierges et l'Atelier de reliure.

En octobre 1970, les travaux d'agrandissement de la BCU ont commencé. Ils ont duré près de six ans.

**D.P. :** Et comment s'est passée l'inauguration des nouveaux bâtiments ?

**E.O. :** Ce fut une très belle fête. C'était le 13 mai 1976. Le hall d'entrée était décoré pour un grand apéritif. Chaque convive allait se servir d'une table à l'autre. On avait invité des représentants de l'Eglise et de l'Etat, les architectes, les maîtres d'état, les étudiants-déménageurs et même les anciens employés de la BCU. Il y eut des discours et des poignées de mains, tout cela dans la gaieté et la bonne humeur.

**D.P. :** C'est cinq ans plus tard que je suis arrivé au Service des périodiques et des échanges. Notre bureau, qui se trouvait dans l'actuelle Salle des expositions, occupait la moitié de la dite salle, l'autre moitié étant réservée à quelques places de travail pour les étudiants; il donnait sur l'Avenue de Rome - anciennement Rue Saint-Michel, devenue Rue Joseph-Piller. (La BCU changera-t-elle d'adresse une quatrième fois ?) Il n'y avait pas encore d'espace «Actuali-

tés» ni d'autres journaux que les fribourgeois, uniquement quelques rares périodiques mis à la disposition des lecteurs sur d'anciennes étagères métalliques vertes.

Le Service était dirigé par Georges de Reyff. Mon travail consistait principalement à bulletiner les périodiques achetés ou reçus à titre d'échanges. Le bureau était un vrai capharnaüm avec des piles et des piles de revues à enregistrer. Nous avions beaucoup de retard ; il est vrai que M. de Reyff était sans cesse sollicité pour bien d'autres choses que son propre travail, l'héraldique et l'histoire de Fribourg entre autres. Nous nous occupions aussi des thèses ; il y en avait alors entre huit et dix mille qui nous parvenaient chaque année de bibliothèques du monde entier, surtout d'Allemagne. (En 2002, il n'y en aura plus qu'un millier.)

En 1984, M. de Reyff demanda une aide supplémentaire pour lui permettre de mieux servir les lecteurs ; Christiane Castella fut d'abord engagée. Puis, en 1985, Isabelle Spoorenberg et Fahim Chertzai vinrent renforcer l'équipe. En 1986, Elisabeth Delesert, secrétaire du directeur, nous rejoignit en remplacement de Mme Castella. Précisons que toutes ces personnes travaillaient à mi-temps.

C'est en 1989 que le Service des périodiques fut transformé par M. Martin Nicoulin, alors directeur. Le Service des acquisitions, à la tête duquel Jean-Baptiste Clerc fut nommé en 1986, et celui des périodiques et échanges ne formèrent dès lors plus qu'un seul service.

Et le compteur, en quelle année est-il arrivé ?



En février 1996, discussion professionnelle dans le bureau du Service des achats et des périodiques entre (de g. à dr.) F. Cherzai, G. de Reyff et Cl. Layani.

**E.O. :** En 1978 et nous n'avions alors pas beaucoup apprécié son installation. Nous étions des gens honnêtes, jamais nous n'aurions triché sur les heures à effectuer, mais nous nous accordions parfois quelques concessions. Par exemple, si nous avions une course à faire au milieu de l'après-midi, nous y allions et rattrapions ce temps en fin de journée ou le samedi.

Avec l'entrée en vigueur de l'horaire bloqué, des compteurs ont été installés. Au début, nous avons très mal pris la chose parce que nous la ressentions comme un manque de confiance. Mais nous nous sommes vite rendus compte de son utilité pratique.

**D.P. :** Et ces fameuses journées de relâche, une fois par année, pendant la semaine de fermeture de la bibliothèque, qui nous étaient offertes par l'Etat ! Nous sommes allés jusqu'à Einsiedeln visiter l'abbaye et sa bibliothèque ; nous avons flâné sur l'île Saint-Pierre ; nous avons admiré le Musée

du vitrail et la Collégiale de Romont, et bien d'autres lieux encore. Puis, ce jour de promenade a été remplacé par la visite du Salon du livre à Genève. Aujourd'hui, on peut dire que l'idée de base a été reprise par Christian Mauron, responsable du Service du prêt. Chaque année, mais en dehors des heures de travail, il organise une sortie annuelle pour le service public. C'est l'occasion de se rencontrer ailleurs qu'à la BCU et de faire plus ample connaissance avec ceux qui viennent d'arriver.

**E.O. :** Et puis, il y a ceux qui nous ont quittés!

**D.P. :** Oui, il y a eu les joyeux départs pour la retraite et les séparations douloureuses ; trois de nos collègues sont morts en fonction. En premier lieu, M. Delabays, décédé subitement en 1982. Il avait 64 ans et devait se rendre au Département de l'instruction publique le matin même. Il a eu un malaise cardiaque et est mort dans la nuit. Ensuite, il y a eu Paul Fornerod, l'ancien secrétaire de

M. de Wuilleret, qui travaillait alors au Service du prêt. Enfin, plus récemment, notre cher Georges de Reyff qui nous a quittés un vendredi soir en nous disant : « Au revoir, à lundi » et n'est plus revenu.

Mais, grâce à Dieu, nous avons aussi vécu beaucoup d'événements heureux à la BCU ces vingt dernières années. Nous avons eu la joie d'assister au mariage de plusieurs collègues et, mieux encore, de fêter la naissance de plus de quarante bébés... De quoi assurer la relève !

*Une conversation enregistrée à la BCU les 15/16 juillet 2002 est à l'origine de ce texte. Elle a d'abord été transcrite mot à mot par le personnel de la Réception à qui les auteurs expriment leur gratitude. Ils remercient tout particulièrement leur conjoint de l'aide précieuse qu'ils leur ont apportée : Valérie Maye Pittet pour avoir patiemment défriché cette première mouture, Dan Ottiger Dumitrescu pour avoir relu le texte définitif et y avoir apporté de pertinentes corrections.*

En 1970, sortie annuelle de la BCU dans les montagnes fribourgeoises. Au premier plan, R. de Wuilleret, alors directeur, en compagnie de J.-Cl. Waeber, P. Roulin, J.-P. Uldry et E. Ottiger.



## LE DERNIER REGARD (VIII)

Résumé : Après une nuit agitée au cours de laquelle elle fit un rêve curieux en rapport avec la macabre découverte qu'elle avait faite, Etienne se rendit à son travail. Elle se sentait plutôt bien, mais n'avait qu'un désir, celui de raconter à son amie, Isabelle, ce cauchemar tellement bizarre. Durfe qui arriva à la pause, pendant cette relation, se mêla à la conversation et, comme à son habitude, tenta de commenter ce qu'il entendait qui, pour une fois, touchait à son ancienne activité. Mais Etienne allait faire une autre découverte, moins savante que les explications de Durfe, mais plus agréable. En quittant la cafétéria où elle avait pris sa pause, elle rencontra le jeune étudiant qui cherchait à la voir, quelque temps auparavant, à la bibliothèque. Lors de cette nouvelle rencontre, elle s'aperçut qu'elle partageait les sentiments du jeune homme et qu'elle en était amoureuse. De leur côté, les policiers progressaient un peu. Ils avaient reçu un appel après la diffusion, dans la presse, d'une photographie, certes un peu arrangée pour ne pas effrayer les lecteurs, de la tête découverte à la bibliothèque. Ils décidèrent alors de se rendre à l'adresse laissée à la réception du commissariat. Cette adresse était celle d'Hélène Vermillion, la mère d'Etienne. Au début de leur conversation avec elle, ils furent interrompus par les plus jeunes enfants de lord Erskine qui tentèrent de leur raconter une histoire de monstre.

- Wouh...wouh...wouhhh...RRRR !

Tout le monde était stupéfait dans le salon, mais chacun pour des motifs différents. Boccafredda qui avait été intrigué par l'irruption des enfants et restait attentif à tout ce qu'ils disaient souriait simplement en entendant ces sons saugrenus, comme s'il s'était trouvé au théâtre et suivait le déroulement d'une pièce, en pensant que, du plus petit murmure aux plus grands effets, tout ce qui se passait sur scène était partie intégrante de celle-ci. Bonenfant était au contraire agacé par ce nouvel épisode qui venait perturber le fil d'une enquête déjà passablement rocambolesque à son goût. Les yeux écarquillés, faisant face à ce nouveau rebondissement, à l'instar d'un phare déchirant la nuit pour éclairer les écueils, il avait la lippe dédaigneuse et regardait fixement l'embrasement de la porte. Il attendait

fermement l'intrus qui se permettait de telles farces. Hélène qui avait déjà compris ce qui arrivait baissait légèrement la tête et, sa main droite effleurant sa bouche, tentait de contenir le fou-rire qui la saisissait à la seule pensée de la scène qui allait suivre.

-Wouh...wouh...wouhhh...RRRR...RRR...rrr... !

Cette plainte lente et profonde, sinistre ululement qui se terminait en clabaudage impossible à identifier, reprit de plus belle. Soudain, l'homme qui émettait ces sons apparut dans l'encadrement de la porte. Il allait, pour la troisième fois, faire entendre ses cris, lorsqu'il se figea net en voyant les occupants du salon.

- Daddy ! Daddy ! dirent en chœur les enfants qui s'étaient tenus cois jusqu'à cet instant.

Ils se précipitèrent vers leur père, prêts à recommencer la narration de leur histoire qu'ils essayaient, vainement à leurs yeux, d'accréditer. Sortant de son immobilité passagère, il caressa leur tête de chacune de ses mains et les repoussa gentiment avec ces mots : « *Just a minute, please !* ». Tout en leur parlant, il reprit contenance et se dirigea vers le petit groupe que formaient Hélène et les deux policiers.

- Veuillez m'excuser ! Je croyais mes fils seuls avec Madame Vermillion, dit-il aux policiers.

---

**Cette plainte lente et profonde,  
sinistre ululement qui se terminait  
en clabaudage impossible à  
identifier, reprit de plus belle.**

---

Il ajouta en leur donnant la main :

- Timothy Erskine... Vous devez avoir une curieuse impression à mon sujet, n'est-ce pas ? Mais je ne fais pas toujours le pitre. Je peux aussi être très sérieux, conclut-il en se tournant, légèrement gêné, vers Hélène, comme pour désigner quelque source sûre qui pouvait corroborer ses dires.

- Permettez-moi de vous présenter Monsieur le commissaire Boccafredda et Monsieur l'inspecteur Bonenfant, enchaîna Hélène en guise de confirmation. Ils sont ici pour l'affaire dont je vous ai entretenu tantôt.

- Ah, oui ! Je vois... Terrible histoire. Je crois que je ne peux rien pour vous. Si vous le permettez, je vais m'occuper de mes petits monstres pendant que vous discuterez avec Madame Vermillion.

Pensant qu'il fallait à nouveau livrer bataille, les deux garçons se jetaient sur leur

père qu'ils priaient d'être attentif. Ils avaient observé que leur langue maternelle ne servait guère en raison de l'intrusion de ces deux étrangers. Aussi se mirent-ils à parler fort en français, ce qui, pour eux, n'offrait pas que des inconvénients :

- Le monstre, papa, le monstre : il est dans le jardin. Il a voulu nous attraper !

- Qu'est-ce que vous racontez, mes fils ? Un monstre à Comraich ? C'est impossible. Jamais les Siochairean n'auraient permis cela. Ils sont avec nous, vous le savez bien ! Il voulut saisir leurs mains, mais les enfants se débordèrent. Jamais ils n'avaient fait cela. Lord Erskine s'inquiéta. Décidément, quelque chose n'allait pas et ce ne devait pas être une petite affaire. Il s'approcha d'eux avec un air grave. Les enfants comprirent que les conditions changeaient. Ils avaient enfin une chance d'être pris au sérieux et, peut-être, de pouvoir raconter toute leur histoire.

- Alors, c'est vrai cette histoire de monstre ? fit lord Erskine.

- Oui ! répondirent-ils le plus franchement du monde. Mais personne ne veut nous écouter !

- C'est tellement incroyable, commenta Hélène non sans une certaine ironie. Ils ont bien commencé à nous parler d'un monstre, mais vous savez, dit-elle avec un ton de reproche à l'endroit de lord Erskine, depuis que vous avez laissé Alastair Mc Vie leur raconter ces légendes celtiques d'Ecosse, ils inventent à longueur de journée des mondes extraordinaires et des histoires fantastiques, à tel point que je ne prête guère attention à tout ce qu'ils me racontent.

- Ah, ma chère Hélène, ce bon vieux rationalisme français ! reprit lord Erskine en plaisantant.

Il se tourna vers les deux garçons et leur dit, tranchant à la manière de Salomon, pour les placer définitivement devant leurs responsabilités :

- Alors, allons voir ce monstre !

Boccafredda qui avait assisté à cette scène, sans dire un mot, crut bon d'ajouter :

- Si le monstre est toujours là, nous pourrions le renvoyer dans son antre !

Un des enfants, fort impressionné de voir qu'un des étrangers semblait vivement intéressé par cette aventure, s'enhardit jusqu'à faire cette mise en garde :

- Vous savez, Monsieur, il est très habile. Il lui suffit de sortir une main de terre pour nous attraper !

- Alors, allons-y ! fit Bonenfant que cette discussion semblait agacer.

---

**- Vous savez, Monsieur, il est très habile. Il lui suffit de sortir une main de terre pour nous attraper !**

---

Traversant le hall d'entrée, la petite troupe sortit de la maison et, après avoir longé l'allée centrale sur un peu plus d'une centaine de mètres, bifurqua soudain et traversa le parterre de gazon bien entretenu. Ils empruntèrent alors, sous la conduite des deux garçons, un chemin invisible qui les menait vers une forêt assez dense qui paraissait encore lointaine. D'abord silencieux, enfants et adultes se mirent, au bout d'un moment, à commenter leur voyage. Boccafredda observait particulièrement lord Erskine. Tout dans son physique, dans son attitude, dans son langage même, conduisait à quelque chose d'insaisissable. Cet homme dégingandé semblait devoir s'affaisser au moindre mouvement, mais une

force mystérieuse le soutenait et lui permettait de se tenir droit et de marcher avec une grâce certaine qui prêtait pourtant à rire. Il avait une ample chevelure qu'il portait, à la manière d'une gorgone, dispersée et comme animée d'une vie indépendante des mouvements qu'il imprimait aux autres parties de son corps. Il y avait parfois, dans sa manière d'être, quelque chose de rigide, presque de mécanique, parfois, au contraire, quelque chose de lunaire et de magique, parfois encore les deux caractères se mêlaient intimement. On eût dit un robot distrait par une larme d'éternité et animé par une fée. Boccafredda songeait que la vérité d'un être ne réside certainement pas dans l'apparence physique. D'ailleurs, seule comptait, pour lui, cette petite étincelle, indéfinissable, qui la faisait, par moment, se dévoiler. Il lui semblait pouvoir la saisir, certes un peu confusément, dans le cas de lord Erskine. Elle était présente. Il la voyait briller. Ces pensées le réconfortaient, en lui apportant la confirmation que, pour peu que l'on prit le temps de regarder vivre les gens, même les plus inconnus pouvaient nous devenir proches. Si seulement, pensait-il, il pouvait parvenir au même résultat avec Hélène Vermillion. Il n'avait pas eu le temps de l'observer et elle lui paraissait tellement impénétrable !

- Bon Dieu ! Les aspérules ! s'exclama Bonenfant.

- Comment ? fit Boccafredda que ce cri ramenait brusquement à la réalité.

- Les aspérules, patron ! Vous voyez ce parterre de petites fleurs blanches dans le sous-bois. Là-bas... Elles sont encore un peu loin de nous, mais on les distingue nettement... Les voyez-vous ?

- Ou-oui..., bredouilla Boccafredda qui ne

comprenait pas le sens de l'intérêt subit de Bonenfant pour de petites fleurs blanches. Il est vrai que Bonenfant avait une grande passion : la botanique. Il ne se contentait pas d'entretenir son jardin qui passait pour un des plus originaux de la région. Il herborisait aussi. Cette passion le tenait depuis l'adolescence, lorsqu'un jour de vacances il s'était mis à poursuivre un papillon et s'était émerveillé de l'abondance et de la variété des fleurs où il se posait. Il décida, dès cet instant, d'étudier de plus près les plantes les plus communes, mais aussi les espèces les plus rares, les plantes cultivées aussi bien que les plantes sauvages. De ses connaissances botaniques, il n'avait pourtant pas voulu faire sa profession, mais sa passion était restée intacte au fil des ans et elle se révélait aujourd'hui un excellent dérivatif aux soucis et aux impressions pénibles qu'engendrait son travail d'inspecteur de police.

- Ce sont des aspérules, *Asperula taurina*, et elles ne poussent que sur des sols argileux et assez riches en humus, ajouta-t-il avec le sourire, presque triomphant, du chercheur qui vient de faire une découverte capitale. Boccafredda ne voyait toujours pas le rapport entre ce commentaire botanique, certainement très juste, et leur actuelle chasse au monstre. Il dit un peu brutalement :

- Et alors ?

- Ça ne vous dit rien, patron ? répondit Bonenfant, sur un ton à la fois interrogateur et franchement dépité. Ça ne vous dit rien... l'argile, ... l'humus... Rien ?

Boccafredda sursauta, comme réveillé violemment d'un long engourdissement. Ce Bonenfant le surprendrait toujours ! Il venait, à son tour et un peu tard, de voir la relation entre ces fleurs anodines et le mystère de la tête. Il se rappelait les observa-

tions du légiste : ces petites traces dans la bouche... de l'argile avec présence d'humus... de la terre, une terre argileuse. Il ne lui fallut qu'un instant pour envisager une conséquence possible. La fulgurance de sa déduction compensait largement le temps qu'il avait mis à faire le rapprochement entre les aspérules qu'il ne connaissait pas et le monstre dont parlait les enfants : se pouvait-il que leur monstre ne fût autre que le cadavre qu'il recherchait et qui avait pu être enterré dans cette terre argileuse ?

- Stop ! dit-il à haute voix, d'un ton impératif. Arrêtons-nous !

---

**- Ce sont des aspérules, *Asperula taurina*, et elles ne poussent que sur des sols argileux et assez riches en humus**

---

- Comment ? Qu'y a-t-il ? demanda, tout surpris, lord Erkine.

Boccafredda passa devant lui, mais ne lui répondit pas et se dirigea vers les garçons qui avaient obéi, sans discuter. Il s'accroupit devant eux et, sans les affoler, les interrogea :

- Pouvez-vous me dire si l'on peut voir d'ici l'endroit où vous avez vu le monstre ? Dans quelle direction était-ce ?

- Là-bas ! dirent-ils à l'unisson, avec une grande assurance, en désignant un point précis au sud de l'endroit où ils se trouvaient actuellement.

- Là-bas ? interrogea Boccafredda qui désirait être sûr d'avoir bien compris

- Oui, là-bas ! répétèrent les garçons. Derrière ce gros arbre, en descendant vers la route.

Boccafredda se releva. Il était fier d'eux. Ils avaient répondu sans hésitation. Peut-être

avaient-ils été mis en confiance : on les prenait enfin au sérieux et ils sentaient que l'action qui allait être entreprise dépendait de leur témoignage. Boccafredda s'accroupit à nouveau :

- C'est bien ! Est-ce que vous voulez qu'on le renvoie dans son monde, ce monstre ?

- Oh, oui !

- Alors, nous allons nous rendre là-bas, mais seulement votre père, l'inspecteur et moi. Etes-vous d'accord ?

Les garçons firent la grimace. Pourquoi les excluait-on de cette phase cruciale des opérations ? N'était-ce pas grâce à eux que l'on avait découvert le monstre de la terre ? N'était-ce pas grâce à eux que le commissaire venait de découvrir précisément, à l'instant, l'endroit où il avait voulu s'en prendre à eux ? Ils auraient bien aimé voir comment on devait s'y prendre pour chasser le monstre et le faire regagner sa demeure. Sans compter que cela serait très utile si, d'aventure, ils devaient le voir resurgir lors d'une de leurs prochaines explorations. Ils ne comprenaient pas pourquoi, parvenus si près du but, ils ne pouvaient être associés à l'action probablement la plus palpitante de leur vie. Avant qu'ils pussent objecter, Boccafredda qui sentait leur mécontentement grandir leur dit, calmement et presque intimement, comme s'il voulait leur faire part d'une grande confiance :

- Je sais que vous n'êtes pas contents, mais réfléchissez ! Le monstre a voulu vous attraper. Donc, il vous connaît. S'il vous voit arriver avec des renforts, il va s'enfuir. Ce sera très difficile de le poursuivre et de l'attraper. Mais si vous n'êtes pas avec nous, il ne se doutera de rien. Qu'aurait-il à craindre de trois promeneurs ? Il ne se méfiera pas, mais, nous, nous pourrions le

prendre par ruse, grâce à vos indications. Et là, nous pourrions l'attraper. Il ne nous échappera pas.

Cette fine stratégie semblait convaincre les garçons. Ils étaient un peu déçus, bien sûr, mais s'ils devaient se sacrifier pour que l'on pût attraper le monstre et le renvoyer chez lui, il ne fallait pas hésiter. Tout devenait clair. Un sourire illumina leur joli visage et ils opinèrent simplement du chef. Parler eût été dangereux, car si le monstre était encore à l'affût, il aurait pu les reconnaître au seul son de leur voix. Boccafredda se redressa, heureux d'avoir pu convaincre les garçons, mais surtout soulagé de quitter une position qui lui devenait toujours davantage inconfortable. Il les confia à Hélène :

- Restez ici avec eux ! C'est plus prudent.

Hélène se demandait ce qui arrivait. Le commissaire semblait bien trop se soucier de cette histoire de monstre qui n'était, selon elle, que le produit de l'imagination des enfants. Il n'y avait pas plus de monstre dans ce bois que de nains, de fées ou de licornes. Qu'arrivait-il donc ? Elle regarda Bonenfant qui avait l'air impatient. Il faisait jouer les doigts de sa main droite et sa mine était devenue assez grave. Cette attitude trahissait une grande nervosité. Se sentant dépassée par les événements, elle s'exécuta sans mot dire. Elle saisit les garçons par la main, fit quelques pas en arrière, comme pour se mettre à l'abri d'un péril dont elle ne connaissait pourtant pas la nature et regarda les trois hommes s'éloigner en direction du gros arbre que les enfants avaient désigné.

- Ah, vous savez parler aux gosses, patron ! fit Bonenfant.

Le bon inspecteur n'admirait pas seulement son patron pour la manière dont il avait



réussi à persuader les enfants. Il était surtout soulagé qu'une difficulté majeure eût été résolue si facilement : si l'hypothèse se vérifiait que monstre et cadavre ne faisaient qu'un, comment les garçons auraient-ils vécu la scène de la découverte du corps ? Bien sûr, ce n'était qu'une hypothèse, mais il valait mieux prévenir.

- Allez-vous me dire ce qui se passe ? questionna lord Erskine, non sans une certaine impatience, lorsque les trois hommes étaient parvenus à bonne distance des enfants.

- Excusez-moi ! fit Boccafredda qui semblait reprendre, naturellement, le fil d'une banale conversation interrompue.

- Excusez-moi ! répéta-t-il. J'ai dû agir ainsi, un peu cavalièrement. C'était pour le bien des enfants, voyez-vous ? Comme me l'a suggéré mon collègue, il se peut que l'histoire du monstre de la terre qu'ont rapportée vos garçons ne soit pas si absurde que cela. L'inspecteur Bonenfant et moi-même sommes à la recherche d'un cadavre dont nous ne possédons que la tête. D'après certains indices, ce cadavre pourrait se trouver dans les environs, enterré dans un sol qui présente les caractéristiques de celui-ci. Peut-être vos enfants ont-ils, je ne sais trop comment, découvert quelque chose qui a rapport à ce cadavre et qu'ils ont attribué à leur monstre de la terre. Ce n'est qu'une supposition, mais je ne veux pas traumatiser inutilement les enfants et je suis obligé de prendre des précautions. Je ne veux pas qu'ils voient ce corps sans tête. Voilà pourquoi j'ai agi de la sorte, comprenez-vous ?

- Mais c'est insensé ! fit lord Erskine. Les enfants n'ont jamais parlé d'un cadavre. Ils ont parlé d'un monstre... Ils auront pris une grande racine pour une forme humaine. Ils

auront entendu des bruissements dans les fourrés. Et leur imagination aura fait le reste. Je ne sais pas ...

- Moi non plus, je ne sais pas ! Mais ils ont dit : « Il a voulu nous attraper... Il lui suffit de sortir une main de terre pour nous attraper ». Et ils étaient terrorisés. Pour moi, il y a là plus que le produit de leur imagination. D'ailleurs pourquoi auraient-ils tant voulu être écoutés : pour une banale histoire à se faire peur ? Non ! ... Allons-y !

---

**Bonenfant avait l'air plutôt distrait,  
il suivait en regardant à gauche,  
puis à droite, comme il l'aurait  
fait dans une exposition**

---

Boccafredda voulait mettre fin à cette discussion qu'il trouvait inutile tant que l'on n'avait rien découvert de plus. Les trois hommes poursuivirent leur chemin. Boccafredda marchait en tête, d'un pas décidé. Bonenfant avait l'air plutôt distrait, il suivait en regardant à gauche, puis à droite, comme il l'aurait fait dans une exposition. Lord Erskine fermait la marche, le pas mal assuré et rendu plus hésitant encore par la conversation qu'il venait d'avoir. Ils arrivèrent enfin au gros arbre. Boccafredda s'arrêta. Il observa d'abord, puis s'avança vers une sorte de racine recouverte d'un manteau de boue.

- Arrêtez-vous ! ordonna-t-il aux deux autres. Placez-vous derrière moi et ne bougez plus !

Il ramassa sur le sol une branche, probablement arrachée par l'orage de la veille, car elle paraissait encore solide, et s'en servit pour tapoter cette racine. Un peu de boue tomba. Alors, on distingua des formes plus familières : deux doigts, puis trois apparu-

rent, puis une main et, progressivement, un avant-bras. Boccafredda estima la position du corps. Celui-ci devait être placé légèrement sur le côté gauche. Il calcula approximativement la grandeur du bras, l'emplacement de l'épaule, puis il enfonça doucement la branche là où devait se trouver la tête du corps. La branche pénétra dans le sol sans difficulté. Elle ne rencontrait aucune résistance. Boccafredda fit alors un grand pas en avant, bien au-delà de la branche, se retourna et entreprit de gratter le sol, depuis ce qui devait être le sommet du corps. Avec délicatesse, mais aussi avec détermination, il dégagea l'épaule droite, puis une partie du thorax. Mais de tête il n'y en avait point !

- *Gracious !* s'exclama lord Erskine.

- C'est ça ! fit Bonenfant qui ajouta après un court silence : C'est notre homme. Ah ! vous parlez d'une affaire, patron !

- Prévenez l'identité ! lui dit Boccafredda en guise de commentaire. Et faites rentrer Madame Vermillion et les garçons !

Lord Erskine avait emboîté le pas de Bonenfant. Il pensait regagner sa demeure lui aussi, mais Boccafredda l'arrêta :

- Permettez ! ... J'aurais quelques questions à vous poser... Et il faut bien que quelqu'un reste ici en attendant l'arrivée des services techniques.

- Bien, si vous voulez... répondit lord Erskine un peu étonné.

Après une ou deux minutes de silence, Boccafredda demanda :

- Rien ne vous frappe dans ce cadavre ? Si l'on excepte le fait qu'il n'a pas de tête, bien sûr !

- Non... rien... Je ne vois pas...

- Il est couché sur le côté, voyez-vous ! Pas sur le dos, comme on pourrait s'y attendre

en exhumant un corps dans un cimetière.

- Il a peut-être glissé... suggéra lord Erskine. Avec l'orage qu'il y a eu ! Il a plu abondamment. Regardez le sol. Il est détrempe.

- Je pense que vous avez raison. Le cadavre a dû glisser. On est sur un terrain légèrement en pente... Mais si c'est le cas, cela veut dire qu'il n'a pas été enterré profondément et si on ne l'a pas enterré profondément, c'est que cela s'est fait à la hâte, n'est-ce pas ?

Boccafredda regardait attentivement lord Erskine. Il observait le moindre mouvement de son corps, le plus petit changement dans l'expression de son visage. Il n'eut que cette réponse formulée d'un air presque détaché :

---

**- Rien ne vous frappe dans ce cadavre ? Si l'on excepte le fait qu'il n'a pas de tête, bien sûr !**

---

- Si vous le dites !

- A propos, reprit Boccafredda, je voulais vous poser une question. En arrivant dans votre propriété, j'ai remarqué cette inscription bizarre, *Comraich*. Que signifie ce terme ?

- *Comraich* ? répéta lord Erskine. Oh ! c'est un terme gaélique écossais qui veut dire « sanctuaire ». Lorsque mon père a acquis cette propriété, il a voulu lui conférer un caractère particulier. Il voulut en faire un morceau d'Ecosse en France. Il espérait que ce serait un havre, un endroit sûr, capable d'assurer tranquillité et protection à toute la famille. Vous le voyez, c'est la définition même d'un sanctuaire.

- Ici, nous sommes toujours sur vos terres, n'est-ce pas ? enchaîna Boccafredda sans précaution.

- Oui... et non ?  
- Comment cela ?  
- Regardez notre demeure, là-bas ! Vous voyez, sur votre droite, la forêt... Elle borde ces grandes pelouses. Si vous suivez la ligne que décrit la lisière, vous remarquerez qu'elle est ininterrompue jusqu'ici, ou plutôt jusqu'au virage qui se trouve en-dessous de nous, ce virage que fait le chemin qui rejoint, un peu plus loin, la route principale. Cette ligne constitue la limite de la partie orientale de notre propriété actuelle. La forêt et le domaine qui s'étend au-delà de celle-ci, mais que l'on ne peut voir depuis ici... Enfin, vous pouvez en apercevoir une partie tout de même, là au fond, après l'angle que forment l'extrémité de la forêt et le chemin juste en-dessous de nous ... une centaine de mètres après ce virage. Cette forêt et ce domaine donc nous appartenaient aussi. Ils étaient affermés à une famille d'agriculteurs de la région. Peu avant son décès, mon père décida pourtant de leur vendre ces terres. Aujourd'hui, toute cette étendue est leur propriété. Mais il ne reste de cette famille que deux frères, célibataires, qui ont repris le domaine, les frères Grain ... Ulysse et Hector Grain. Ici, nous ne sommes plus sur l'actuel *Comraich*, comprenez-vous ? Nous sommes sur leurs terres.  
- Hum ! fit Boccafredda pour montrer qu'il y avait là matière à réflexion. Vous êtes bien rentré d'Ecosse aujourd'hui, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à brûle-pourpoint.  
- Oui ! Mais pourquoi me posez-vous cette question ? répondit lord Erskine, véritablement déconcerté par le tour surprenant que prenait cette conversation.

*à suivre...*

## LES BIBLIOTHÈQUES ET LES PERSONNES DU 3ÈME ÂGE

**Ma première année d'études dans la filière HEG en information documentaire touche bientôt à sa fin. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait intéressant de vous présenter l'un des nombreux travaux de groupe que nous avons effectué durant l'année écoulée.**

Dans le cadre d'un cours intitulé "Techniques d'enquêtes", nous avons eu la chance de mener à bien une enquête sur le thème des rapports des personnes âgées avec les bibliothèques. Après le développement de la problématique et des questions de recherche, nous avons élaboré un questionnaire d'une vingtaine de questions. Nous avons ensuite procédé à la récolte des données, sous forme d'un micro-trottoir (uniquement pour les personnes de plus de 65 ans), avant de pouvoir se consacrer au dépouillement et à l'analyse des données recueillies.

Les résultats nous ont tout de même passablement étonnés. En effet, comme le montrent les deux graphiques suivants, les personnes âgées ne sont que 38 % à fréquenter une bibliothèque, principalement celle de leur quartier. 49 % s'y rendent une fois par mois, 38 % plus d'une fois par mois et 13 % une à cinq fois par an. La majorité y vont pour leurs loisirs, une petite part étant en quête de contacts humains et d'amélioration de leur culture générale.

Parmi les 62 % qui ne fréquentent pas les bibliothèques, il est étonnant de constater que 77 % d'entre elles avaient l'habitude de

s'y rendre dans leur jeunesse. Comment expliquer ce changement ? Les nouvelles technologies auraient-elles eu une influence sur leur comportement ? Ceci n'est pas à exclure, étant donné que toutes les personnes âgées interrogées nous ont avoué n'avoir absolument aucune notion d'informatique. Au niveau des services proposés, nous remarquons également que les personnes sondées ne tirent pas profit de toutes les ressources offertes par les bibliothèques. En effet, la majorité se limite à l'emprunt de livres, même si l'aide à la recherche, c'est-à-dire le recours au bibliothécaire dans le cadre d'une recherche sur un sujet précis, est aussi plébiscitée.

Cette enquête nous a permis de mettre en lumière plusieurs aspects intéressants. En premier lieu, les personnes âgées paraissent satisfaites des services offerts par les bibliothèques et n'ont pas de véritable désir d'amélioration, en raison de leur méconnaissance de ces institutions. Les personnes âgées se sentent certes suffisamment informées, mais cette impression est quelque peu faussée ; car ils gardent encore à l'esprit l'image de la bibliothèque de leur jeunesse, sans tenir compte des changements radicaux qui se sont produits dans ces institutions durant les deux dernières décennies. Les nouvelles technologies ont révolutionné la politique des services et le rapport bibliothèque – usager n'est plus le même. Enfin, nous avons observé que les personnes âgées ont dans l'ensemble une très bonne image des bibliothèques, qu'elles les fréquentent ou non. Cette constatation est plutôt réjouissante, puisqu'elle nous conforte dans l'idée que ce n'est pas uniquement de la qualité des services que dépend la fréquentation des bibliothèques.

## BULLE DE LECTURE

**Quand le jazz est là, le blues s'en va...**

Disons-le d'emblée, ce livre est formidable ! Simon Nardis, un ancien jazzman reconverti en technicien chauffagiste, s'incarne littéralement devant nous par l'écriture de Christian Gailly.

Alors que sa vie paraît figée, Simon Nardis la redécouvre un soir dans un club d'une ville éloignée de Paris. Pour l'amour d'une femme, il saisit sa chance à coups de trains manqués et de notes bleues. L'histoire, à la fois drôle et cruelle, émouvante et brillante prend le temps de se déployer, en retours, en détours et réminiscences.

Un soir au club distille une mélodie swinguée et sensible, qui s'insinue en nous comme un baume sur le cœur et qui nous transporte vers d'autres possibles.

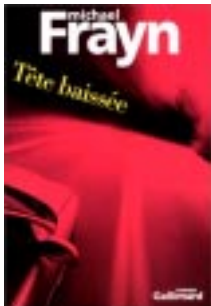
*Marie-Christine Brodard*

Un soir au club / Christian Gailly. - Paris : Minuit, 2002. - 173 p.

BCU NP 2002.1137; Bulle BBULR GAIL



Michael Frayn  
TÊTE BAISSÉE



Martin et Kate, un jeune couple d'intellectuels londoniens vont s'installer pour quelques mois dans la campagne anglaise. La description des lieux, des paysages, de la boue plonge immédiate-

ment le lecteur dans une ambiance très «couleur locale». Dès leur arrivée, leur voisin, un châtelain ruiné, les invite et au court de la soirée leur montre des tableaux qu'il désire vendre. Parmi eux, Martin croit reconnaître un Bruegel. Il échafaude un plan pour acquérir cette œuvre qui ferait partie d'une série de six, dont cinq sont déjà dans différents musées. Il se voit riche et offrant au commun des mortels la possibilité d'admirer cette merveille.

Il repart à Londres faire des recherches à la bibliothèque nationale. Nous parcourons avec lui tous les auteurs qui ont écrit sur le sujet. Nous nous retrouvons aux Pays-Bas au seizième siècle, sous la domination espagnole.

Ce qu'est aussi très intéressant, c'est l'attitude des différents personnages de ce roman. Ils s'expriment plutôt par leur façon d'être que par des phrases. Ils se parlent, certes, mais peut-être au second degré.

Je ne dévoile pas comment finit le Bruegel. Je laisse au prochain lecteur, qui apprécierait une partie de la peinture et de l'histoire du seizième, le plaisir de la découverte.

Catherine David  
L'HOMME QUI SAVAIT TOUT.



Cet homme qui savait tout, c'est Pic de la Mirandole. Toutes les bonnes fées semblent s'être penchées sur son berceau pour le combler : il est beau, riche, intelligent. Sa soif d'apprendre le pousse à rencontrer

partout les meilleurs maîtres dans les domaines qu'il choisit de connaître. Ce qui ne l'empêche pas de mener une vie mondaine. A Florence, ami de Laurent le magnifique, il est un fervent membre de l'Académie platonicienne.

Sa mère aurait aimé en faire un haut personnage de l'Eglise. Mais lui n'a aucune vocation religieuse, il ne se réclame que d'être un philosophe.

A ses débuts, ce dominicain avait quelques bonnes raisons de s'insurger contre le pape et l'Eglise, mais très vite son fanatisme l'aveugle. A cause de lui un grand nombre d'œuvres d'art finissent dans le feu.

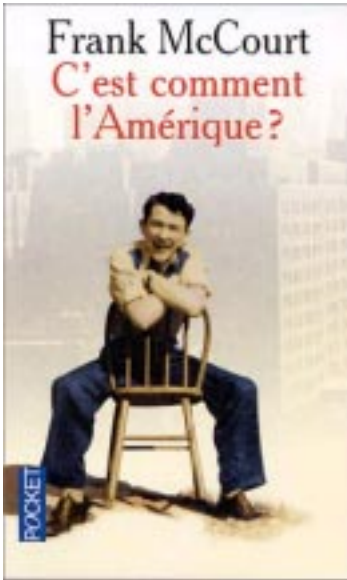
D'après l'auteure, Pic se rend au couvent de San Marco et y attend Savonarole dans l'espoir de la convaincre de se tempérer. Ce fut peine perdue. Et peu après cette vaine entrevue, ce grand philosophe décède le jour de l'entrée triomphale dans Florence du roi de France Charles VIII.

Durant sa courte vie, Pic de la Mirandole a beaucoup écrit : sur Dieu et le monde, sur la dignité de l'homme, une critique sur l'astrologie.

Il a laissé à la postérité une œuvre importante qui l'éclaire sur la philosophie du Quattro Cento.

Frank Mc Court

C'EST COMMENT L'AMÉRIQUE ?



Issu d'une famille extrêmement pauvre, Frank, le petit Irlandais, à dix-neuf ans, s'embarque pour l'Amérique. Tout en accomplissant de petits boulots par-ci, par-là, il a en tête d'aller à l'université. Il désire devenir professeur. Il ressort toujours des embûches qui jonchent son chemin : un prêtre qui tente de la séduire, des copains qui l'entraînent dans les bars. Il vit dans des taudis, mange ce qu'il trouve. Il se fait enrôler dans l'armée américaine lorsqu'éclate la guerre de Corée.

D'éleveur de chien à trieur de linge, puis aide de camp préposé à l'approvisionnement, puis muté dans les bureaux, il apprend là à taper à la machine. Des différents endroits où il passe, il atterrit dans l'Allemagne d'après la seconde guerre mondiale. Son temps à l'armée écoulé, il retrouve ses petits boulots. L'envie de sortir de cet uni-

vers sans espoir de pouvoir étudier le tarau-de sans cesse, si bien qu'un jour il se décide à aller s'inscrire à l'université grâce à la bande qu'il a reçue de l'armée. Il a alors vingt-trois ans. Le gros problème c'est qu'il n'a jamais fréquenté le lycée. Il argumente en se prévalant des nombreux livres qu'il a lus. On fait pour lui une grande exception à condition qu'il obtienne une certaine moyenne.

Il se sent un peu perdu dans cet univers si nouveau pour lui. Pourtant, il réussit les examens et obtient différents postes d'enseignant, pas tous de tout repos.

Ce roman autobiographique nous rend Frank, terriblement sympathique, car malgré la misère, les complexes, il a obtenu ce qu'il voulait de toutes ses forces.

Barbara Gowdy

UN LIEU SÛR



Avec ce roman, nous pénétrons dans un autre monde : celui des éléphants, pourchassés, assassinés, anéantis par l'homme - dit « patt' arrière » pour leur ivoire.

Ces familles de femelles et d'éléphanteaux

- les mâles eux vont de leur côté dès qu'ils sont indépendants de leur mère - sont très organisées, très hiérarchisées. Chaque femelle a son prénom. La matriarche, à la tête de chaque groupe, prend les décisions importantes : trouver à boire et à manger, se déplacer en restant le plus possible en sécurité.

Avec elles, nous cheminons dans « Le Domaine » et rencontrons le guépard, les hyènes, les vautours, les girafes et autres crocodiles.

Toutes cherchent obstinément le lieu sûr qui semble être le paradis des éléphants. Quel courage, elles montrent. Elles avancent sans relâche malgré la faim, la soif, la fatigue, les blessures par balles, les nombreux décès.

Toujours selon l'auteure, le lecteur, un peu honteux d'être un humain, découvre une foule de choses sur les éléphants : leurs goûts, l'aide qu'ils s'apportent mutuellement.

Ont-ils enfin découvert ce « lieu sûr » ? Nous le leur souhaitons.

**Tahar Ben Jelloun**

### **CETTE AVEUGLANTE ABSENCE DE LUMIÈRE**

Ce qui aide à affronter l'horreur et la cruauté de ce roman, inspiré de faits réels, c'est l'extraordinaire force mentale de Salim qui a été retenu dix-huit ans dans ce bagne de Tazmamart.

Tous ces soldats et sous-officiers partent de leur caserne croyant aller en manoeuvres - comme ils disent à l'armée. En fait, c'est à une tentative d'assassinat contre l'ancien roi du Maroc qu'ils se rendent. Celle-ci échoue, alors la répression est terrible.

Sur plus d'une vingtaine d'hommes enfermés dans des caves de béton, sans lumière, sans hygiène, les plus grands ne pouvant se tenir debout tant le plafond est bas, recevant une nourriture déplorable, seuls quatre en ressortiront, leur organisme complètement détruit et un regard qui fait peur aux « vivants ».



Mais ce qui est admirable dans cette histoire, c'est l'état d'esprit de ces hommes, surtout de Salim, puisque c'est lui le narrateur.

Il essaie de vivre le moment présent. Ils sont dangereux les souvenirs d'avant. Le futur, quel sera-t-il ? Il veut conserver intacte son âme et laisser son corps aux tortionnaires. Il extirpe toute haine de son cœur. La rancune ça nous empoisonne. A force de méditation et de prière, il parvient à sortir de son corps pour ne plus sentir la douleur de ses membres abîmés de ses dents qu'il perd et surtout le grand froid de l'hiver. Il aide ses co-détenus en leur racontant tous les livres qu'il a lus.

Ce qui ressort de cette œuvre, c'est l'extrême importance que l'âme, l'esprit a sur le corps pour l'aider à être en paix avec lui-même.

## TRÉSORS DE L'IMPRIMERIE FRIBOURGEOISE (1585 – 1773) : EXPOSITION

**Du 11 octobre au 23 novembre 2002 se tiendra à la BCU une exposition consacrée aux plus anciens livres imprimés dans le canton de Fribourg.**

**Cette exposition couronne et prolonge le recatalogage informatisé des livres et imprimés fribourgeois des origines, en 1585, à 1773.**

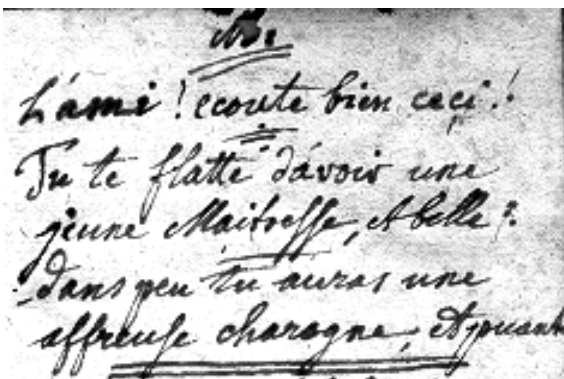
Les 39 pièces exposées illustrent les étapes principales de l'art typographique à Fribourg ; la première partie de l'exposition fera notamment découvrir au public le premier livre imprimé à Fribourg, le *Fragstück des christlichen Glaubens* (1585), un opuscule contenant des mesures pour se protéger de la peste (1636) par le physicien de ville de l'époque, le premier syllabaire fribourgeois (1725) ou encore la plus ancienne partition musicale fribourgeoise conservée à la BCU (1752). Dans la deuxième partie de l'exposition, des ouvrages moins connus invitent le public à lire les annotations laissées par leurs anciens possesseurs, célèbres ou inconnus, comme par exemple l'exemplaire de *La vie de S. Bernard de Menton* (1745), dont sa propriétaire en 1792, une certaine Marie-José Périsset, a inscrit la recommandation suivante, avec une orthographe tout à fait approximative :

ve : « se présen livre a partien a moi marie josé periset de gilliarens seux qui le trouveron il son prie de le me rendre il auron un bon vin 1792 ».

Deux visites commentées de l'exposition sont agendées : mercredi 6 novembre 17h30-18h15 (en français) ; le jeudi 7 novembre 17h30-18h15 (en allemand). Des visites guidées supplémentaires sont organisées à la demande, en s'adressant au 026.305.13.17.

Le public est invité à prolonger la visite de l'exposition en se rendant sur le site web de la BCU, à l'adresse [www.fr.ch/bcu/cont/tresors/0.htm](http://www.fr.ch/bcu/cont/tresors/0.htm) (*Trésors imprimés fribourgeois*) : il pourra y consulter un historique de tous les imprimeurs fribourgeois jusqu'à 1773, et visualiser depuis son ordinateur les

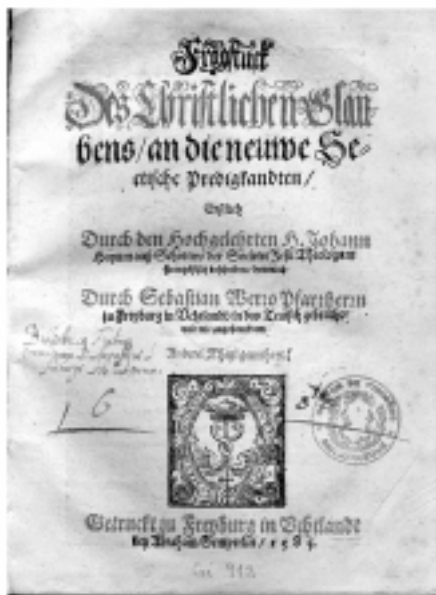
Notes mss. dans une page de garde des  
Remèdes contre les tentations (1730)



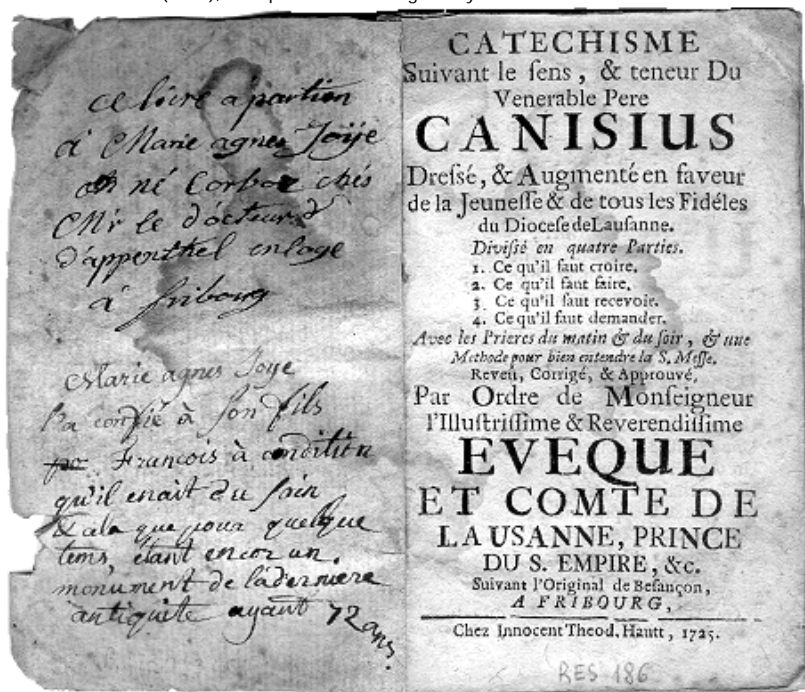


pages de titre numérisées de 80 livres fribourgeois anciens. Pour ceux qui préfèrent le papier, cette exposition donne l'occasion d'annoncer la publication de la bibliographie commentée complète de tous les livres parus à Fribourg de 1585 à 1773. Intitulé *Annales typographiques fribourgeoises. Une bibliographie raisonnée des imprimés fribourgeois 1585-1773*, l'ouvrage de 301 pages peut être commandé au prix de 89 francs auprès de la Bibliothèque.

Page de titre du premier livre imprimé à Fribourg (1585)



*Catéchisme diocésain* (1725), exemplaire de Marie-Agnès Joye



## REGARDS D'AILLEURS

### le CinéBrunch fribourgeois - *Kino & Brunch in Freiburg*

#### **La nouvelle saison promet d'être un régal...**

La sixième saison de la manifestation "CinéBrunch Regards d'ailleurs" reprendra le dimanche 13 octobre 2002 avec le film *Guerre sans images – Algérie, je sais que tu sais*. Le réalisateur Mohammed Soudani participera à cette séance au cinéma Rex à Fribourg, ainsi qu'au débat qui la suivra. Le producteur Sid Ahmed Hammouche sera également présent.

"CinéBrunch Regards d'ailleurs" montre, un dimanche par mois, un film portant un regard sur la société, un film nous faisant découvrir d'autres modes de vie aussi bien dans des pays du sud que dans les pays qui nous entourent. Un brunch, inclus dans le prix du billet de cinéma, est proposé à l'issue de la projection. 7 projections sont agendées, d'octobre 2002 à mai 2003. Les programmes sont disponibles aux caisses des cinémas fribourgeois.

"CinéBrunch Regards d'ailleurs" est organisé par Anne-Sophie Cosandey, Dunja Keller, Gaëtan Portmann et Xavier Pattaroni, en collaboration avec les Cinémas Rex et le Festival International de Films de Fribourg (FIFF).

Le documentaire *Guerre sans images - Algérie, je sais que tu sais* suit le photographe suisse Michael von Graffenried en Algérie. Von Graffenried s'y est rendu à plusieurs reprises dans les années 90. A un moment où très peu de documents sortaient du pays, von Graffenried était pratiquement le seul qui a fait des photographies – en ma-

jorité des portraits – dans ce pays déchiré. La plupart de ces images ont été prises, et ceci contre sa propre éthique professionnelle, sans le consentement des personnages.

Dans le documentaire, von Graffenried retourne en Algérie à la recherche des gens qu'il a photographiés quelques années plus tôt. Le film apporte en même temps une réflexion sur le procès que le photographe se fait à lui-même et sur la portée de l'image. Une oeuvre complexe et personnelle.

#### ***Die neue Saison verspricht einige Leckerbissen***

*Am Sonntag, 13. Oktober startet die sechste Saison der Veranstaltungsreihe «Regards d'ailleurs – Kino & Brunch» in Freiburg mit dem Film «Guerre sans images – Algérie, je sais que tu sais». Der Regisseur Mohammed Soudani wird an der Vorführung im Kino Rex in Freiburg den Zuschauern Red und Antwort stehen. Der Produzent des Films, Sid Ahmed Hammouche wird ebenfalls anwesend sein.*

*«Regards d'ailleurs – Kino & Brunch» zeigt an einem Sonntag pro Monat einen Film, der einen anderen Blick auf die Gesellschaft werfen will, Filme, die uns fremde Lebensweisen vor Augen führen, sei dies in den Ländern des Südens oder in unseren Breitengraden. Der Film wird jeweils mit*

*einem Brunch abgeschlossen, der im Kino-billet inbegriffen ist. es gelten die normalen Eintrittspreise, es ist aber auch möglich, Abonnemente für drei oder alle Filme zu kaufen. Zwischen Oktober und Mai sind sieben Vorstellungen geplant. Programme sind an den Kinokassen aller Freiburger Kinos erhältlich.*

*Organisiert wird «Regards d'ailleurs – Kino & Brunch» von Anne-Sophie Cosandey, Dunja Keller, Xavier Pattaroni und Gaëtan Portmann in Zusammenarbeit mit den Cinémas Rex und dem Festival International de Films de Fribourg (FIFF).*

*Der Dokumentarfilm Guerre sans images begleitet den bekannten Schweizer Fotografen Michael von Graffenried nach Algerien, in das Land, in das dieser in den 90er Jahren wiederholt gereist ist. Zu einer Zeit, als wenige Zeitdokumente das Land verliessen, war von Graffenried praktisch der einzige, der Bilder machte, vor allem von den Menschen in diesem zerrissenen Land, meist – ganz entgegen seinem eigentlichen Berufsethos – ohne die Leute um Erlaubnis zu fragen. Die Reise führt ihn zurück in das Land, auf der Suche nach den Menschen auf den Fotos. Gleichzeitig ist der Film aber auch eine Reflexion über den Prozess des Bildermachens an sich. Ein vielschichtiges und persönliches Werk!*

## Programme de la saison 2002/2003 Programm der Saison 2002/03

13 octobre 02

Guerre sans images (documentaire, CH-F)

10 novembre 02

Eu, tu, eles (fiction, Brésil)

8 décembre 02

Promises (documentaire, USA)

12 janvier 03

Baran (fiction, Iran)

9 février 03

L'Afrance (fiction, France)

13 avril 03

Fatma (fiction, Tunisie)

11 mai 03

Saudade do Futuro (documentaire, Brésil)

Les séances du *CinéBrunch Regards d'ailleurs* ont lieu à 11 h au cinéma Rex, Pérolles 5, à Fribourg et sont suivies d'un brunch offert aux spectateurs.

Pour mémoire: 13 octobre 2002, 11 heures, cinéma Rex, Fribourg *Guerre sans images - Algérie, je sais que tu sais* de Mohammed Soudani (Suisse/France, 2002) séance en présence du réalisateur et du producteur du film.

*Die Vorführungen im Rahmen von Regards d'ailleurs - Kino & Brunch finden jeweils um 11 Uhr im Kino Rex, Pérolles 5, Freiburg statt. Nach dem Film wird ein Brunch offeriert.*

*Zur Erinnerung: 13. Oktober 2002, 11 Uhr, Kino Rex, Freiburg Guerre sans images - Algérie, je sais que tu sais von Mohammed Soudani (Schweiz/Frankreich, 2002) in Anwesenheit der Regisseurs und des Produzenten des Films.*

## SAM LÉVIN (1904-1992)

### Exposition photographique

(BCU, salle d'exposition, du 29 août au 5 octobre 2002)

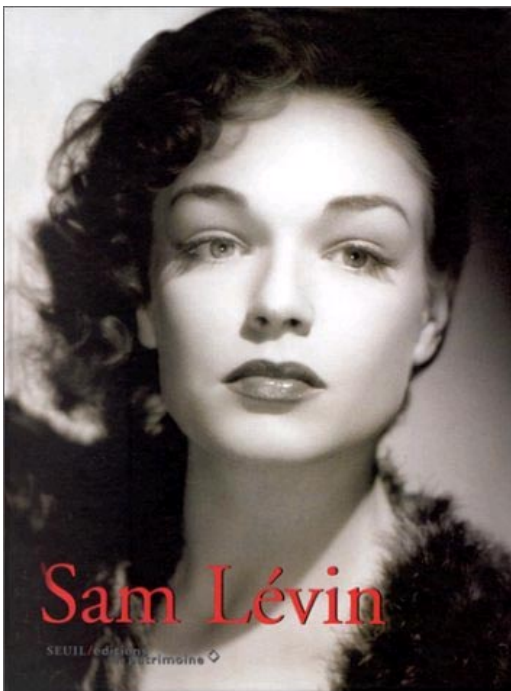
Né en 1904 en Russie, Sam Lévin ouvre au début des années 1930 un studio à Paris où il acquiert rapidement une grande notoriété en tant que portraitiste de célébrités. Dès 1935, il travaille sur des tournages de films, et il devient le photographe attitré de Jean Renoir en 1937 et collabore avec les plus grands cinéastes de l'époque. Ses contacts avec de grandes compagnies et des studios comme la Metro Goldwyn Mayer ou Cinecittà lui permettent de photographier les stars internationales de passage en Europe, telles Burt Lancaster, Ingrid Bergman, Ava Gardner, Orson Welles...

Habile technicien et esthète, Sam Lévin s'est plu à créer dans son studio des ambiances et des lumières aptes à sculpter les visages et en magnifier la personnalité. Il meurt en 1992.

En juin 1997 Sabine Lévin fait donation des archives photographiques de son mari à l'Etat. Elles se composent de 600.000 négatifs accompagnés de tirages, représentant plus de 6000 personnalités. Une œuvre qui se superpose à l'histoire du cinéma contemporain, de l'avènement du parlant à la Nouvelle Vague, des monstres sacrés (Michel Simon, Simone Signoret, Jean Gabin, Michèle Morgan...) aux jeunes vedettes (Alain Delon, Brigitte Bardot, Jean-Paul Belmondo, Jeanne Moreau...) et

qui fait la part belle aux innovations techniques, à la virtuosité et à l'expression des sentiments.

Sam Lévin a côtoyé les stars toute sa vie. Il a été leur intercesseur pour une forme d'éternité. Généreux et inventif, il a contribué à la découverte de beaucoup d'entre elles. Il a été parfois leur confident, souvent leur ami. Ceux qui ont une conscience aiguë des apparences savent qu'il est difficile d'accepter le temps qui marque les visages et les corps. Rares sont les photographes à pouvoir témoigner d'une fidélité aussi exemplaire à leurs modèles, au-delà des époques et des modes. De la starlette à l'actrice



confirmée, Sam Lévin décline toutes les variantes des canons de la représentation pour valoriser à chaque fois une personnalité assumée, sûre de son pouvoir de fascination et apprivoisée par la confiance.

Tendres, drôles, inquiétantes ou érotiques, les multiples effigies de nos stars les rendent tour à tour accessibles, telle Romy Schneider dans un moment d'abandon et de vulnérabilité ou à jamais inabordables comme Ava Gardner dont la perfection est l'apanage des déesses. L'art de Sam Lévin est d'avoir su donner au spectateur avide de rêve une riche matière à fantasmes propre à cristalliser ses désirs les plus divers, tout en justifiant la fragile existence des modèles par leur reconnaissance universelle.

Travailleur acharné pendant une soixantaine d'années, homme discret et prolifique, Sam Lévin a été apprécié à son juste titre par les plus grands. Photographe privilégié de Jean Renoir à partir de 1937, on le trouve associé à de nombreux metteurs en scène, tels René Clair, Yves Allégret ou Max Ophüls. Il préférerait pourtant à la lumière des plateaux celle de son luxueux studio de la rue du Faubourg Saint-Honoré. Cette lumière

qui modela aussi bien les visages d'Edith Piaf ou de Jacques Brel que ceux de Martine Carol, d'Olivia de Havilland ou d'Orson Welles et qui lui valut une renommée internationale. Cette lumière qui renaît à présent pour le plaisir des yeux et le bonheur de la mémoire.

© Patrimoine photographique / ministère de la Culture et de la Communication - France : texte et photographies



Orson Wels, 1962

Juliette Gréco, 1955



Ingrid Bergman, 1956



Que le monde n'a pas été créé au bon moment, Adam et Ève en sont la preuve : à peine furent-ils là qu'on dut déjà les chasser; à peine eurent-ils des enfants que l'un assassinait l'autre.

Tout aurait été différent si l'on avait su prendre patience. Un Bon Dieu suisse, lui aurait patienté; toute chose doit croître et mûrir. Et il aurait patienté d'autant plus volontiers que mille ans sont comme un jour pour lui, même si bien du temps se serait écoulé. Ce temps, il aurait pu, un beau jour, le mettre à disposition de l'industrie horlogère.

HUGO LOETSCHER *Wenn der Liebe Gott Schweizer wäre*, in : *Der Waschküchenschlüssel und andere Helvetica* [Si Dieu était suisse ...], 1983

